

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

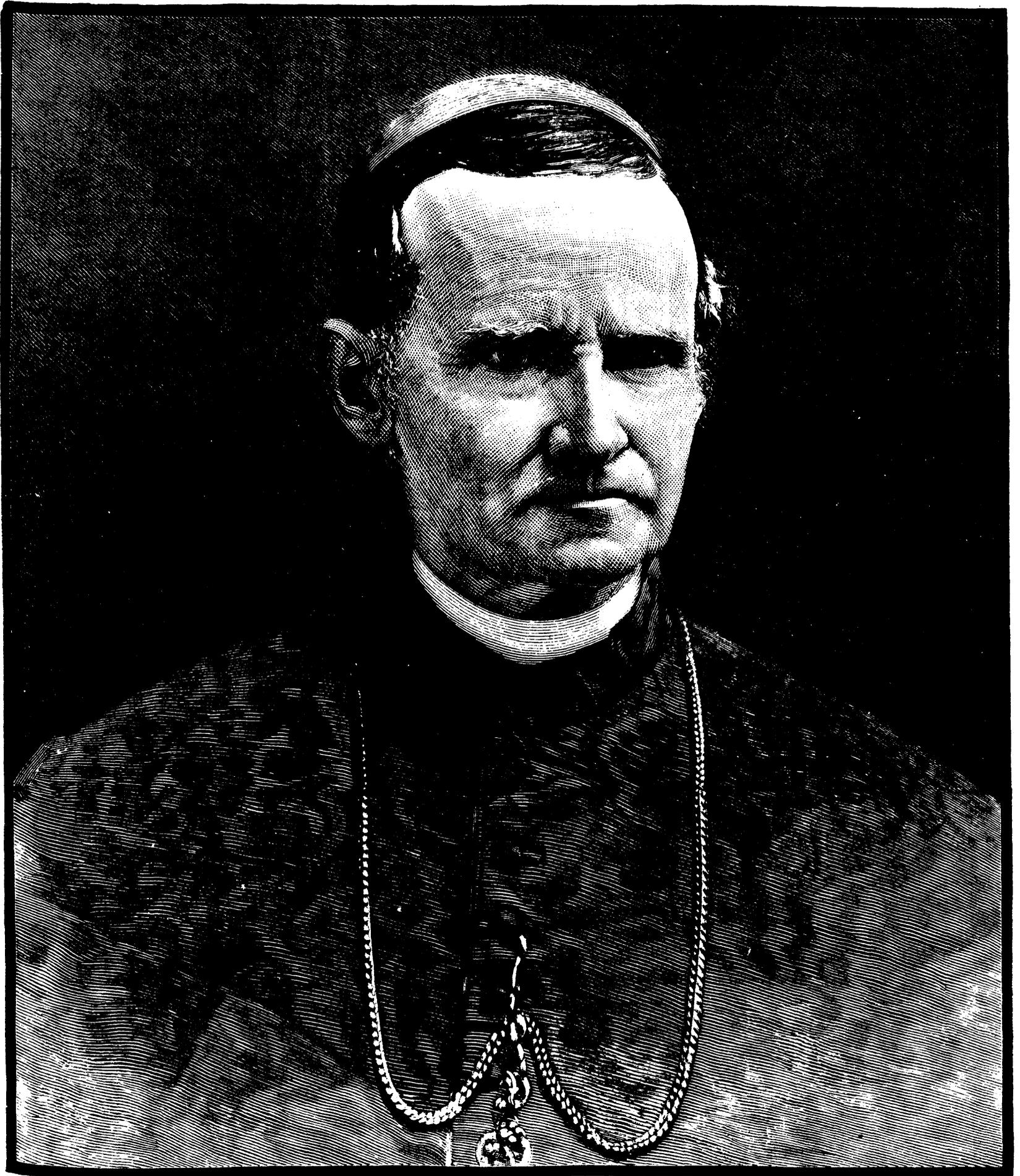
2ème année, No 77—Samedi, 24 octobre 1885

Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. **5** CENTS

ABONNEMENTS :

Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



LE CARDINAL J. McCLOSKY, ARCHEVÊQUE DE NEW-YORK, DÉCÉDÉ LE 10 OCTOBRE

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 24 octobre 1885

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu. — L'histoire de l'aiguille, par Roméo. — La soirée du 29. — Poésie : Automne, par G. L. Désaulniers. — Nos primes. — Le curé Labelle. — La Porteuse de Pain (suite). — Tablette de la mère de famille. — Récréations de la famille. — Problème d'échecs. — Rébus. — Choses et autres.

GRAVURES : Portrait du cardinal McClosky, archevêque de New-York, décédé. — Explosion de la mine de Flood Rock. — Portrait de M. le curé Labelle, le roi du Nord. — Rébus.

ENTRE-NOUS

DANS un de ses numéros de la semaine dernière, le *Herald* demande si en fin de compte la province de Québec est, oui ou non, une province anglaise ou une province française, et si l'Angleterre doit supporter plus longtemps les insolences des Canadiens-français.

L'insolence n'est pas de notre côté. C'est la question elle-même qui est absurde et inconvenante.

Un autre journal disait un jour : " Il faut bien le reconnaître, nous ne savons pas nous faire aimer. Là où d'autres nations, et particulièrement la France, ont réussi à s'attirer des sympathies, l'Angleterre ne s'est acquis que des haines."

La réflexion est fort juste et tout à fait conforme à l'histoire et aux traditions des deux premières nations du monde.

Les haines de races et de religions que la civilisation a pour but de faire disparaître ou tout au moins d'atténuer, n'existent nulle part autant que dans les colonies anglaises, et pour preuve, je n'en veux citer que l'exemple du Canada, de l'Inde et de l'Irlande.

Il semble qu'à mesure que les relations commerciales de l'Angleterre s'étendent davantage et qu'elle impose le plus son rôle d'intermédiaire mercantile à la plupart des peuples, il semble, dis-je, que sa grandeur morale diminue et qu'elle devient de plus en plus inférieure aux autres nations au point de vue vraiment civilisateur.

La France représente l'honneur ; l'Angleterre, c'est l'argent.

* * *

Tous les jours nos compatriotes d'origine anglaise s'évertuent à répéter que, représentant une proportion beaucoup plus grande que nous de la fortune publique du pays, ils ont seuls le droit de commander, de régler les affaires publiques, de faire les lois, les traités, etc., sans nous demander notre avis.

Comme ce sont les plus grands marchands du globe, ils se croient appelés à tout faire marcher à leur gré.

C'est une prétention par trop exagérée.

Un peuple marchand a beaucoup de mérite, sans aucun doute, mais enfin il faut bien admettre que les autres nations qui produisent, que les pays artistiques, littéraires, agriculteurs et industriels ont le droit de dire au marchand que son rôle, tout indispensable qu'il soit, ne peut ni ne doit retirer aux autres les droits qui leur sont acquis.

Si le rouage est utile, la force motrice est indispensable.

Si le commerce anglais était arrêté tout à coup, il s'en suivrait un désordre général, mais momentanément, et ce serait l'Angleterre qui en souffrirait plus que tout le monde, puisqu'elle ne produit pas assez pour nourrir ses habitants.

Il n'en est pas de même de la France, ni des autres nations, et nous en avons eu la preuve lors du blocus continental.

* * *

A part ses ressources matérielles, la France a pour elle un appoint merveilleux : c'est son honneur, honneur tel qu'on l'a vu emprunter, il y a quinze ans, des sommes fabuleuses, sur parole, alors que l'Allemagne victorieuse ne pouvait, quelques

années plus tard, couvrir un emprunt d'une importance relativement insignifiante.

Quand la France donne sa parole, elle la tient. Peut-on se fier à la foi anglaise ?

La France est belle et bonne.

L'Angleterre est brumeuse et égoïste.

C'est à cause de ces différences physiques et morales que, mettant de côté même les liens du sang, notre choix ne pouvait être douteux.

Ayant à nous prononcer comme tout homme ou toute réunion d'hommes a le droit de le faire sur la valeur réelle des nations, nous avons dit que la France était la plus belle et la meilleure.

Mais les traités ? objecteront nos adversaires.

Les traités, vous savez comment vous les déchirez quand il s'agit de vos intérêts. Et d'ailleurs, c'est grâce à nous si vous possédez encore le Canada, car en 1812 il ne dépendait que de nous de le donner aux Etats-Unis.

Voilà donc la réponse à la question du *Herald* :

De cœur, nous sommes français. Au point de vue politique, nous sommes fidèles au traité de Paris, si honteux qu'il ait pu être, mais à condition que vous respecterez entièrement, complètement, sans l'ombre d'une atteinte, tous nos droits politiques.

A vous de régler votre conduite sur cette déclaration.

* * *

Que de bien cependant on verrait sur la terre,
Si l'honneur un seul jour s'alliait avec l'argent !

Ces deux vers renferment une idée vraie, mais que l'on est en droit de qualifier de rêve, en voyant les refus de la part de l'argent de s'allier avec l'honneur.

Aidez-nous, on vous aidera, et ce n'est pas vous qui bénéficiez le moins.

Vous voulez imposer votre langue, nous ne voulons pas nous servir de la vôtre.

Faisons un compromis : Que l'anglais soit la langue des affaires, la langue de la rue, des voyages, mais en retour, que tout le monde parle français dans la famille, et que la langue de la France soit la langue intime, la langue de la maison.

Ce que je demande n'a rien d'impossible. Dans tous les pays de l'Europe on parle français dans les bonnes familles et dans les cours.

Sachant deux langues, tout le monde y gagnera. Nos rapports seront plus faciles, nous pourrions plus aisément nous communiquer nos idées, et quand on parle le même idiôme, on est bien près de s'entendre sur une foule de points.

Nous apporterons tous à la société notre contingent d'idées, et alors, mais alors seulement, notre pays, notre Canada, deviendra prospère, riche et grand.

Quelques fanatiques s'opposeront à ce compromis, laissez-les dire, leurs plaintes ne trouveront plus d'oreilles, et on les regardera comme des vertiges vivants d'une autre époque, inutiles et sans influence.

Voulez-vous essayer ?

* * *

Quand on vous donnera des vieux sous, comme monnaie d'une pièce, à la suite d'un achat, ne les refusez jamais sans les avoir bien examinés, un vieux sou en vaut souvent dix, vingt et trente, tout neufs sortis de la monnaie.

Je sais bien que les personnes qui s'occupent de numismatique sont rares en ce pays, comme partout, cependant il y en a quelques-unes, et je citerai le Dr Leroux, qui s'occupe de cette science depuis plusieurs années et se trouve maintenant en correspondance avec la plupart des numismates de tous les pays.

Notez que cette science a des dédommagements très palpables, et que les bénéfices qu'elle apporte sont très respectables.

Les personnes qui voudraient s'occuper de numismatique devront d'abord se procurer les ouvrages, peu dispendieux du reste, publiés par M. Leroux.

Je reçois à l'instant son *Vade Mecum du Collectionneur*, qui vient de paraître. C'est un ouvrage très bien fait et très utile, qui renferme les noms de toutes les monnaies courantes du monde entier et en donne la valeur.

Il est accompagné de tables d'inscriptions et de

chiffres dans une quinzaine de langues. Divers alphabets s'y trouvent également.

Son ouvrage sur les monnaies de cuivre canadiennes, qui est presque épuisé, a surtout beaucoup d'intérêt local, et je vous engage à vous le procurer ainsi que les autres.

L'étude des monnaies est loin d'être inutile, elle est un des compléments de l'étude de l'histoire, et tout bon numismate est un homme très versé en différentes sciences, et à notre époque il est bon de savoir beaucoup de tout.

Si certaines personnes désiraient se renseigner sur la valeur des monnaies qu'elles peuvent posséder, je me ferai un plaisir de les mettre en rapport avec le Dr Leroux, et je suis sûr qu'il résultera de ces relations, de nouvelles connaissances historiques et des découvertes numismatiques des plus intéressantes.

* * *

Vous avez sans doute lu quelque part cette légende du vaisseau fantôme, qu'on ne voit qu'à l'approche de la tempête, et dont les mats sont si grands, si hauts, que le jeune mousse qui en commence l'ascension descend longtemps, longtemps plus tard, quand l'âge a blanchi ses cheveux.

Le Canada vient d'avoir sa barge fantôme, barge errante, allant de-ci, de-là, sans savoir où atterrir.

La barge *Cushing*, chargé de bois, quittait Ottawa, il y a un mois environ, pour aller décharger sa cargaison quelque part, là-bas, dans le golfe. La famille du capitaine, composée de sept personnes, dont cinq enfants, faisait le voyage comme d'habitude, et tous se faisaient déjà une fête de revenir bientôt se reposer à la maison, après avoir gagné le pain de la saison d'hiver, quand un matin, l'un des enfants fut pris de maux de tête et de nausées.

On jeta l'ancre, le père prit la chaloupe et alla à terre pour chercher un médecin. Le pauvre petit avait la variole.

Le bruit s'en répandit vite, et partout on télégraphia aux officiers de santé. Ordre fut donné tout le long du fleuve de s'opposer au débarquement de la famille et du déchargement de la cargaison.

C'est ainsi que la barge passa devant Montréal, essaya en vain d'atterrir en différents lieux, alla jusqu'à Québec, puis fut renvoyée avec ordre de retourner à son point de départ.

* * *

Comprenez-vous toutes les souffrances qu'a dû endurer la pauvre mère, assise au chevet de l'enfant malade, ne pouvant le faire soigner comme elle le désirait, privée de tout, éloignée du monde, repoussée de partout.

Comprenez-vous les tortures du pauvre père, dirigeant son bâtiment entre les rives habitées et riches du Saint-Laurent, isolé entre le ciel et l'eau, ne sachant où aller, se demandant toujours où il pourrait aborder enfin, car il savait qu'il serait chassé d'Ottawa plus sûrement encore qu'il ne l'était dans la province de Québec.

Le fléau mordit les autres enfants, et bientôt tous prirent le lit. La mère était toujours auprès d'eux, plus triste et plus désolée.

Le père, au gouvernail, cherchait toujours à l'horizon un port, une baie, une anse, où on voulait l'accueillir.

Enfin, il mouilla en face de Longueuil, au large, et télégraphia à Montréal.

On lui permit de débarquer, et la mère et les cinq enfants prirent tristement le chemin de l'hôpital.

Le père est resté sur sa barge, que l'on va désinfecter, et peut-être alors pourra-t-il revenir, seul, à la maison abandonnée.

Dites donc qu'il n'y a pas de drames dans la vie réelle !

* * *

Sur notre première page se trouve le portrait du cardinal McClosky, archevêque de New-York, mort le 10 courant.

L'illustre prélat est né à Brooklyn, le 20 mars 1810. Il avait reçu son éducation au collège Ste-Marie, au Maryland, et l'ordre sacré de la prêtrise dans la Basilique de Saint-Pierre, à New-York, au mois de janvier 1833.

Après avoir passé deux ans à Rome, il revint aux Etats-Unis où il remplit les fonctions de curé de l'église de Saint-Joseph, à New-York. A l'âge

de 31 ans, il fut nommé supérieur du collège de Saint-Jean, à Fordham, N.-Y. ; en 1844, il fut sacré évêque et nommé coadjuteur de Mgr Hughes, évêque de New-York ; en 1847 il fut nommé au nouveau diocèse d'Albany, où il se distingua par son zèle pour la religion et son habile et sage administration.

Mgr Hughes étant mort en 1864, le Saint-Père éleva Mgr McClosky à la haute dignité d'archevêque de New-York, et en 1867 il lui conféra le chapeau de cardinal ; c'est le premier évêque américain à qui cet honneur ait été conféré.

Outre ses nombreuses fondations dans le diocèse d'Albany, il a complété le séminaire de Saint-Joseph, qui contient actuellement plus de deux cents ecclésiastiques, il a fondé des asiles pour les enfants pauvres, les sourds-muets, les enfants trouvés, les vieillards et les infirmes, et un hôpital pour les catholiques allemands.

Mais son œuvre principale est la grande cathédrale de Saint-Patrice, à New-York, le plus beau monument d'architecture qui existe en Amérique. Son énergie et son courage indomptable ont fait l'admiration du monde entier.

Dans les derniers temps, l'âge et la maladie l'ont forcé de choisir un administrateur dans la personne de Mgr Carignan.

LÉON LEDIEU.

L'HISTOIRE DE L'AIGUILLE

La vertu qui convient aux mères de famille, C'est d'être la première à manier l'aiguille.

PONSARD.

JE veux aujourd'hui dire quelques mots de l'Histoire de l'aiguille. Je dis l'histoire et non roman, car si presque tout est fantaisie, frivolité, caprice dans l'usage de l'épingle, tout est utilité, sérieux et richesse dans l'emploi de l'aiguille.

Une coquette ne peut pas se passer de l'épingle, une paresseuse a recours à l'épingle ; une ménagère, une travailleuse prend l'aiguille.

Et cependant, l'épingle a paru dans la main des femmes avant l'aiguille, par la raison toute simple qu'il a fallu courir au plus pressé : attacher la peau d'un animal qui servait de ceinture ou de manteau ; ce n'est que plus tard que les femmes se sont aperçues qu'il ne suffisait pas d'attacher : il fallait assembler.

L'épingle—pointe de métal, arrête, épilote ou os à tête—a été le provisoire ; l'aiguille—os, épine, arrête ou pointe de métal percée—a été le définitif. Qu'il me soit permis—sans vouloir blesser si peu que ce soit les convictions romanesques de mes lectrices, de faire une comparaison : l'épingle, c'est l'amour sans consécration ; l'aiguille, c'est le mariage, conséquence de l'affection réciproque.

Un incident sur le fleuve du Tendre peut rendre nul l'emploi de l'épingle : rien ne saurait anéantir le travail de l'aiguille.

Il peut y avoir séparation de corps entre l'étoffe et le fil. Il n'y a jamais divorce par consentement mutuel.

.

J'ai dit qu'avant d'arriver de l'atelier sur la pelote, l'épingle passait par quatorze mains ; or, il en faut plus de cent pour faire une aiguille.

En dépit de son indispensable utilité, il n'y a pourtant que cinq cent quatorze ans que l'aiguille en acier a vu le jour dans le monde, en Italie, je crois. L'Angleterre ne l'a connue qu'en 1544, comme fabrication, et la France, voyez-vous la face, mesdames, que vers 1760.

Il est vrai que la couturière française a pris sa revanche, car nulle ne manie l'aiguille avec plus d'agilité, de perfection et de goût que l'ouvrière française, si ce n'est peut-être la couturière canadienne.

.

L'histoire de l'aiguille, mais c'est plus encore : c'est l'histoire de la femme elle-même, ce grand, cet éternel instrument de civilisation—après Dieu.

Le monde peut se passer de chemin de fer et de voitures même, de législateurs et même de lois ; mais le jour où l'aiguille aura disparu, le monde aura cessé d'exister.

La femme pourra se passer de bijoux et de bardages—si difficile que cela puisse paraître aux sceptiques, dont je ne nis pas—elle ne pourra jamais se passer d'aiguille.

Une femme sans aiguille est une femme inutile, je dirai plus : une femme perdue.

“ Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es, ” dit un vieil adage français.

“ Laisse-moi voir comment tu couds, dit un proverbe russe, et je te dirai ce que tu vaux. ”

L'aiguille, mais elle est tout dans la vie d'un peuple, comme elle est tout dans la vie d'une femme.

Sans aiguille, pas d'armée, car il faut une aiguille pour coudre l'uniforme !

Qui t'a confectionné, morceau d'étoffe qui flotte en l'air et qui, brillant au milieu de la fumée comme un phare au milieu de l'orage, conduit le soldat dont il représente le village, la patrie ; qui t'a confectionné, drapeau ?

L'aiguille !

Qui t'a fait belle, pudique fiancée, sous ton voile de tulle et dans ta robe blanche ? Cette robe, ce voile, légers comme le nuage du ciel, où remontaient hier encore tes pensées et tes rêves ; qui t'a fait belle, pudique fiancée ?

L'aiguille !

Robe de bal, parure de fête, qu'Ovide appelait du vent tissé, *textile ventum*, qui t'a assemblée ?

L'aiguille !

Jupe de toile ou de laine grossière, qui résiste au temps et à la fatigue, vêtement de la sarcluse aux reins courbés, qui a rassemblé solidement tes lès étroits ?

L'aiguille ! toujours l'aiguille !

.

Est-ce que l'on croit que la femme serait aussi puissante qu'elle l'est sans l'aiguille ? Allons donc !

Une artiste en couture me disait un jour, le plus sérieusement du monde, et avec raison :

“ Eve n'a été réellement redoutable que lorsqu'elle a été vêtue. ”

Heureusement, l'aiguille n'était pas inventée lors de l'incident de la pomme ; sans cela, Adam, au lieu d'un fruit, en eut mangé un boisseau, et le diable sait ce qu'il fut arrivé.

Et un législateur de l'école de Gavarni disait un soir devant un auditoire de femmes qui opinèrent du bonnet :

“ Il est clair comme le jour que ce qui fait la supériorité de la femme civilisée sur la femme sauvage, ce ne sont pas les prescriptions des articles 212 et 213 du code civil, mais la robe, c'est-à-dire l'aiguille, rien que l'aiguille. ”

L'aiguille est pour l'homme un emblème :

Celui du progrès persistant,
Qui, pas à pas, poursuit quand même
Un seul but — ouvert et latent,
Dans les doigts où Dieu la seconde,
L'aiguille en allant point par point,
Accomplit son œuvre féconde,
Comme le progrès dans le monde
Part, marche et ne s'arrête point.

Encore un mot :

Archimède, qui était un vantard, disait en montrant le levier qu'il croyait avoir inventé :

“ Qu'on me donne un appui et je soulèverai le monde. ”

La femme, plus habile qu'Archimède, a résolu le problème : elle a trouvé le levier et le point d'appui.

Le point d'appui : c'est la mode.

Le levier : c'est l'aiguille.

ROMÉO.

LA SOIRÉE DU 29

JES lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ n'oublieront pas sans doute la soirée du 29 courant, à l'Académie de Musique.

C'est pendant cette soirée que sera représenté pour la première fois le drame de notre collaborateur, M. S. Coté : *La chasse à l'héritage*, au bénéfice de l'Union des Commis-Marchands. On ne saurait trop encourager l'œuvre entreprise par cette société

AUTOMNE

Sur le mont, là-bas, tous les arbres
Se dépouillent de leurs atours
Qui s'en vont recouvrir les marbres
Des tombeaux aux sombres contours.
Les collines deviennent blanches ;
Le ciel d'azur se fait plus gris ;
Et les petits hôtes des branches
Remplissent les airs de leurs cris.

Qu'est-ce donc qu'apporte l'automne
Dans les plis de son manteau noir ?
Que dit sa plainte monotone
Aux vieilles tours quand vient le soir ?
Pourquoi la tendre violette
Qui charmait souvent nos ennuis
Ne fait-elle plus sa toilette
Au sortir de ces longues nuits ?

Ah ! c'est que déployant ses ailes
Le froid hiver va revenir
Chasser les pauvres hirondelles
Que d'autres cieus voient accourir.
Le temps des illusions passe,
Tout reprend sa réalité,
Et souvent le moindre vent casse
Plus d'un grand chêne à tort vanté.

Mais laissons-là, mon adorée,
La nature avec ses frimas,
Que nous importe la durée
Ou la rigueur de ses climats.
N'avons-nous pas un coin de terre
Où le soleil reluit toujours
Pour y couler, dans le mystère,
Les folles heures des amours.

GONZ. I. DÉSAULNIERS.

NOS PRIMES

LISTE DES RÉCLAMANTS DU DERNIER TIRAGE

Montréal. — M. Charlebois, 1931, rue Notre-Dame ; Joseph Prévost (\$25.00), 4, rue Mignonne ; J. E. Désaulniers, 2024, rue Notre-Dame ; Dame W. Lagrandeur, 26, Grant Lane ; A. D. Lafrenière 2½, rue St-Denis ; J. S. Poirier, 2262, rue Notre-Dame ; Jos. A. Michaud, 194, O'Leary Avenue ; Elzéar Sirois, 120, rue Amherst ; Dame J. B. Cécile, 195, rue Murray ; L. P. Hébert, 8, rue de Marais ; Fred Leroux, 199, Avenue Laval ; François Poitevin (\$15.00), 404, rue St-Patrick ; Léon Gagné, 2307, rue Notre-Dame ; C. P. Chagnon, 67, rue Dubord ; Mlle Malvina Francœur, 137, rue St-André ; N. Charbonneau, 11, rue Charbonneau ; Octave Armand, 2643, rue Notre-Dame ; Dame Pierre Ranger, 158, rue Duke ; Dame Joseph Millot (\$5.00), 246, rue Aqueduc ; Joseph Girard, 685, rue Craig ; Edouard Pichette, 67, rue Saint-André ; L. H. Viger (chez Jos. Tiffin & Co.), 214, rue Saint-Paul ; André Dubreuil, 145, rue Wellington ; Mlle Clara Bélanger, 124½, rue Craig ; Amédée Saint-Denis, 2, rue Louis-Hypolite ; Louis Tougas, 644, rue Ste-Catherine ; Mlle Marie-Louise Lepailleur, 170, rue Sanguinet ; A. Lamy, 200½, rue Sanguinet ; Mme Joseph Durand, 78, rue Saint-Dominique ; C. Sanguinette, 37½, rue Dufresne ; P. Deslisle, 70, rue St-Jacques.

Québec. — Joseph Jobin, étudiant au séminaire, 115, rue Arago, St-Roch ; Mlle Eliza Nadeau, 23, rue Demers, St-Sauveur.

Pointe-Lévis. — M. l'abbé T. Aubert DeGaspé (\$50.00), Notre-Dame de Lévis.

Sainte-Thérèse de Blainville. — Dame veuve Toussaint Lecompte.

West Farnham. — E. Martin.

Pointe Saint-Charles. — Théodule Tisdal, 117, rue du Grand Tronc.

Ottawa. — Isidore Côté, 265, rue St-Patrick.

Ville St-Henri. — George Rogers, 145, rue St-Ferdinand ; Y. Martel, 108, rue St-Joseph.

Trois-Rivières. — Joseph Dufresne.

Sainte-Anne de Bellevue. — J. Ls. Michaud.

Sainte-Cunégonde. — Napoléon Sicard, 557, rue Albert.

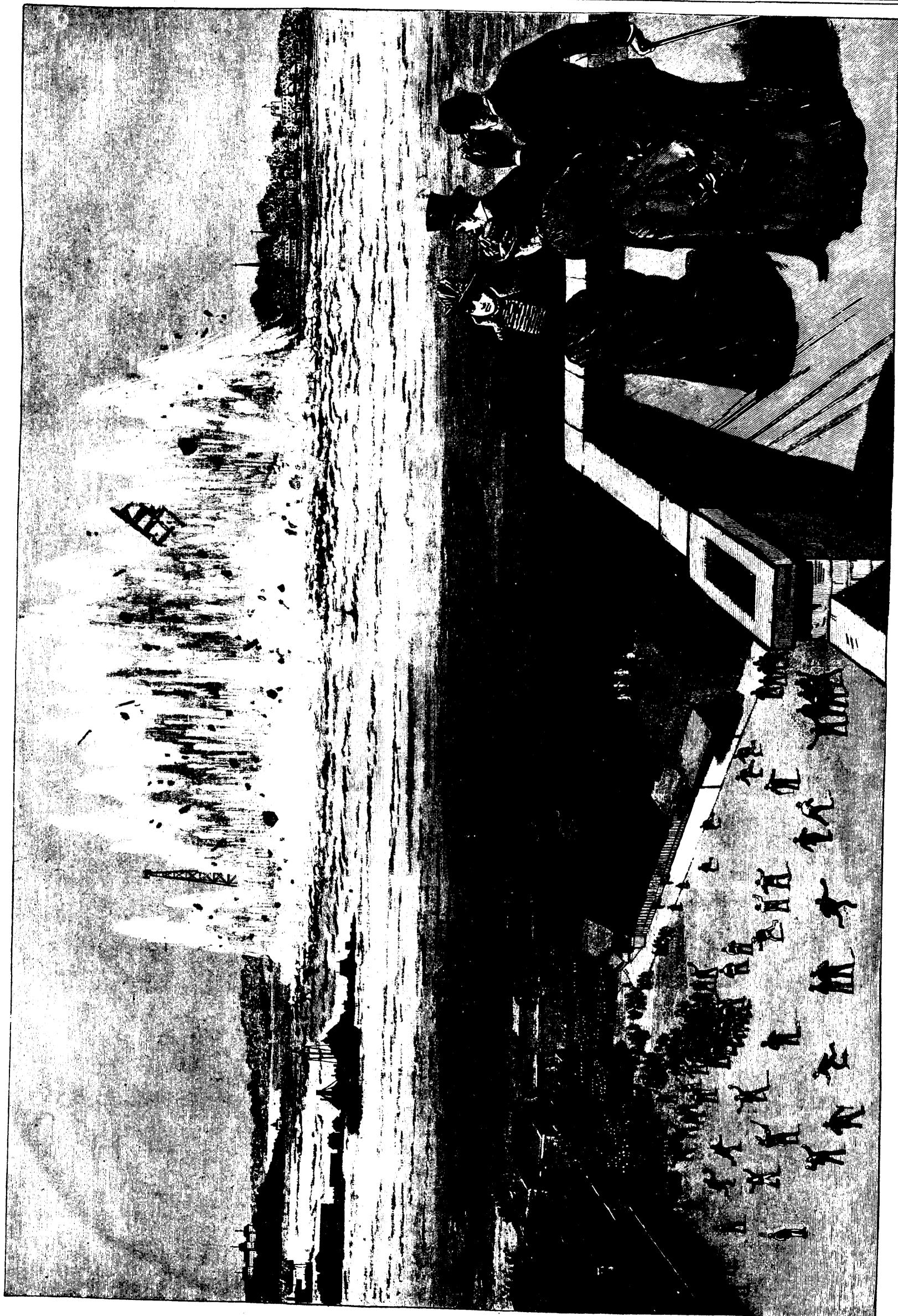
Jeune Lorette (Québec). — Joseph Richard.

CARTES A JOUER

On peut se procurer de jolies cartes à jouer, au bureau du MONDE ILLUSTRÉ, soit au jeu, à la douzaine ou à la grosse.

Les prix sont de 10 et 15 cents le jeu, selon la qualité.

Réduction considérable pour le commerce.



NEW-YORK. — EXPLOSION DE LA MINE DE FLOOD ROCK, LE 10 OCTOBRE 1885

M. LE CURÉ LABELLE

Nous saisissons l'occasion qui se présente de publier le portrait de M. le curé Labelle, ainsi que le jugement porté sur cet homme remarquable, par un journaliste français, M. G. Demanche :

“ Le révérend M. Labelle est un des hommes les plus populaires du Canada français.

“ D'une forte stature, doué d'une physionomie franche et sympathique, ayant en lui tout ce qu'il faut pour faire un tribun, et il possède encore, bien que déjà chargé de 50 années, l'entrain et l'ardeur d'un jeune homme. Il est du nombre de ceux qui pensent qu'une honnête gaieté n'est pas bannie des choses de ce monde, et souvent, sur sa figure, s'épanouit un de ces gros rires malicieux qui charme, s'il ne désarme pas toujours ses contradicteurs.

“ C'est un homme tout rond au physique comme au moral. L'idée qu'il poursuit depuis longtemps avec autant de ténacité que de succès, est de favoriser l'extension de l'élément français dans le Dominion.

“ Il n'a pas peu contribué à la création de la compagnie canadienne-anglaise de navigation qui, pour réussir dans ses rapports directs avec la France,



M. LE CURÉ LABELLE, LE ROI DU NORD

devra nécessairement ouvrir ses rangs, à tous les degrés hiérarchiques, à l'élément français, mieux en état qu'un autre d'y introduire des réformes indispensables.

“ Le curé Labelle a entrepris encore de diriger sur le Canada ceux de nos compatriotes désireux d'émigrer et de trouver dans un pays jeune et sympathique une place suffisante pour leur activité.

“ C'est dans ce but qu'il est venu passer plusieurs mois à Paris, au printemps dernier, et les habitants du quartier de la Madeleine ont pu le rencontrer souvent discutant avec animation et cherchant à faire pénétrer ses idées dans quelque tête parfois rebelle aux idées de colonisation.

“ Parti de Paris avec la délégation française, le curé Labelle a été, sur les deux rives du Saint-Laurent, l'objet de démonstrations tout à la fois affectueuses et enthousiastes.”

Les formes d'un gouvernement sont peu de choses si elles ne sont pas l'expression des mœurs, des persuasions, des croyances d'un peuple. — DE BARANTE.

LA
PORTEUSE DE PAIN

DEUXIÈME PARTIE.—(Suite)

ATS, hâter ce retour sans motifs appréciables, ne serait-ce point éveiller des soupçons ? Et il temporisait, par prudence. Dix jours se passèrent.

Lucie avait quitté Bois-Colombes après avoir remercié le commissaire de police et sa femme de leur bonté, et le médecin des soins intelligents qui avaient rendu si prompt sa guérison presque complète ; puis elle était revenue au quai Bourbon, à la grande joie de Jeanne Fortier et de madame Augustine. La jeune fille s'était remise au travail ; mais il lui était interdit de se fatiguer, car, si bien remise qu'elle fût en apparence, sa blessure la faisait de temps en temps souffrir.

Lucie avait terminé l'assemblage des costumes de mademoiselle Harmant. Mary, dont nous connaissons l'état moral et la faiblesse physique, s'abîmait dans son chagrin, sortait à peine de chez elle et ne s'occupait point des travaux commandés à madame Augustine. Celle-ci, sachant que la fille du millionnaire était souffrante, et que, par conséquent, rien ne pressait, avait attendu, sans impatience, la complète guérison de Lucie. Mademoiselle Harmant ignorait l'accident arrivé à la jeune ouvrière, et, si le hasard le lui avait appris, ne se serait point doutée qu'elle seule était la cause inconsciente de cet accident.

Quelques jours après la réinstallation dans son

petit logement du quai Bourbon, Lucie, se trouvant en mesure, avait envoyé maman Lison demander ce qu'elle devait faire pour l'essayage. Madame Augustine fit répondre qu'il lui serait agréable que Lucie, si elle pouvait sortir, se rendît elle-même à l'hôtel de la rue Murillo. La fiancée de Lucien aurait voulu éviter cette corvée. La sécheresse de mademoiselle Harmant, lors de sa visite au quai Bourbon, la veille du départ de Lucien, l'avait blessée. Enfin, un vague et indéfinissable pressentiment lui disait :

—N'y va pas !

Mais madame Augustine la faisait prier de s'y rendre, et cette prière constituait un ordre poli. En conséquence, le lendemain, vers midi, accompagnée de Jeanne Fortier qui portait les cartons et devait ne la quitter qu'à la porte de l'hôtel, elle fit sa première sortie. Un soleil déjà chaud brillait dans un ciel sans nuages. Les arbres des quais, des squares, des avenues étaient presque complètement couverts de feuilles. La nature printanière prenait sa revanche du long sommeil d'un hiver rigoureux. Lucie se sentait très faible encore.

—Si nous prenions une voiture, mignonne ? lui demanda la porteuze de pain.

—J'aimerais mieux aller à pied, répondit-elle, il me semble que cela me fera du bien et me rendra des forces. Il fait si beau.

—Pourrez-vous marcher si longtemps ?

—Je l'espère.

—Alors appuyez-vous sur moi.

—Oh ! quant à cela, de grand cœur.

Lucie s'appuya sur le bras que Jeanne lui tendait, et toutes deux se mirent lentement en chemin. Mais la jeune fille n'avait point fait la part d'une convalescence à peine achevée. Au bout d'un quart d'heure ses jambes fléchissaient sous elle.

—Je l'avais bien prévu, murmura maman Lison.

Elle arrêta un fiacre qui passait à vide, y fit monter Lucie, y monta après elle et donna au cocher l'adresse de la rue Murillo. Le fiacre roula, cahin-caha, vers la demeure du millionnaire. Paul Harmant et sa fille achevaient de déjeuner. Le valet de chambre entra dans la salle à manger et dit :

—Il y a là quelqu'un pour mademoiselle.

—Quelqu'un pour moi ? répéta Mary. Qui donc ?

—La couturière de mademoiselle. Elle vient pour essayer des costumes à mademoiselle.

—Madame Augustine ?

—Non, mademoiselle. C'est une jeune ouvrière... je l'ai déjà vue plusieurs fois à l'hôtel.

Mary devint très pâle.

—Lucie ? fit-elle d'une voix agitée.

—Oui, mademoiselle ; c'est bien ce nom-là.

—Lucie ! s'écria à son tour Paul Harmant en se levant, livide de terreur.

Mary ne comprit pas, ne pouvait pas comprendre l'expression de terreur peinte sur le visage de son père. Elle pensa.

—La présence de cette fille le choque et l'irrite. Puis, tout haut :

—Je ne la recevrai pas, mon père, dit-elle. Je ne veux pas la recevoir.

Ces paroles ramenèrent un calme relatif dans l'esprit du millionnaire. Il sentit qu'il avait risqué de se trahir en cessant d'être maître de lui-même. Lucie vivante ! Était-ce possible ? Ovide avait-il menti avec impudence en prétendant l'avoir *supprimée* ? Dans tous les cas, il fallait s'assurer de l'identité de la jeune fille, et pour cela il fallait la voir. Jacques Garaud se pencha vers sa fille et lui dit à voix très basse, de manière à n'être entendu que d'elle :

—Je n'ai pas su dominer un premier mouvement

d'irritation, et je le regrette, car cette irritation est injuste.

—Injuste ? répéta Mary.

—Oui, certes. Cette jeune fille ignore qu'elle est cause de ta souffrance. Elle n'a aucun tort volontaire envers toi. Il serait peu digne de refuser de la recevoir. C'est une ouvrière qui se présente ici, envoyée par sa patronne. Pourquoi, sous quel prétexte, lui fermerais-tu ta porte ? Accueille-là donc aujourd'hui comme de coutume, et contente-toi de prier madame Augustine de t'envoyer à l'avoir une autre personne.

—Sa vue m'est odieuse ! dit Mary.

—Fais un appel à ta dignité, et tu triompheras sans peine de cette répulsion.

—Vous avez raison, mon père.

Paul Harmant se tourna vers le valet de chambre, qui attendait immobile le résultat du colloque à voix basse engagé entre le père et la fille.

—Faites entrer cette ouvrière lui dit-il.

—Ici ! s'écria Mary.

—Pourquoi non ? inutile de te déranger. S'il ne te plaît pas d'essayer les vêtements qu'elle apporte, tu trouveras un prétexte.

Et le millionnaire répéta :

—Faites entrer.

Le valet de chambre quitta la salle à manger et y revint au bout de quelques secondes, amenant Lucie. L'ouvrière était d'une pâleur mortelle, visiblement émue, et semblait ne se tenir debout qu'à grand-peine. Mary s'aperçut du grand changement survenu en elle depuis leur dernière entrevue, mais elle ne se sentit point touchée de ce changement.

—Que me voulez vous ? demanda-t-elle avec hauteur.

—Je venais, mademoiselle, vous essayer vos costumes. Je suis très en retard, je le sais, mais ce n'est pas ma faute. J'ai été victime d'un accident, ou plutôt d'un crime, qui m'a, pendant plusieurs jours, empêchée de travailler.

En entendant ces mots Paul Harmant tressaillit.

—Un crime ? s'écria Mary, dont la curiosité s'était éveillée.

—Oui, mademoiselle.

—Quel crime ?

—On a tenté de m'assassiner, on y a même à moitié réussi.

—Vous avez été blessée, mademoiselle ? fit Paul Harmant avec le plus grand sang-froid.

—Oui, monsieur, et je souffre encore de ma blessure. J'ai reçu un premier coup de couteau, et un second allait m'achever si la lame de l'arme ne s'était brisée sur le busc de mon corset. C'est à ce hasard que j'ai dû la vie.

—Hasard bien heureux et qu'il faut bénir. Votre assassin a été arrêté, sans doute ?

—Non, monsieur, mais il y a tout lieu d'espérer qu'il le sera bientôt.

Cette réponse fit perler des gouttes de sueur froide sur les tempes du millionnaire.

Mais il eut la force de maîtriser son trouble et reprit :

—Vous avez pu sans doute donner son signalement aux gens de la police.

—Non, monsieur. C'est à peine si je l'ai entrevu dans la nuit, il me serait impossible de le reconnaître. C'est, paraît-il, un de ces rôdeurs qui infestent en ce moment les environs de Paris. L'assassinat chez lui n'était pas un but, mais un moyen. Il tuait pour voler.

—Ah ! on vous a volé ?

—Oui, monsieur, ma montre, ma chaîne et mon porte-monnaie.

Depuis que Lucie était entrée, le faux Paul Harmant la contemplait avec une curiosité grandissante. Il analysait les lignes de son visage, l'expression de ses yeux ; il étudiait le son de sa voix.

—C'est singulier, se disait-il, il me semble que j'ai déjà vu ce visage, que j'ai déjà entendu cette voix. Cependant je me trouve aujourd'hui pour la première fois en présence de cette jeune fille, j'en suis sûr.

Tout à coup une lueur se fit dans sa mémoire.

—J'y suis, poursuivit-il. C'est le portrait vivant de Jeanne Fortier, lorsque Jeanne Fortier était jeune elle-même.

Jacques Garaud ne se trompait pas. Quiconque avait vu Jeanne vingt années auparavant et voyait Lucie devait constater entre les deux femmes une

prodigieuse ressemblance, facilement explicable du reste pour des raisons que connaissent nos lecteurs.

XVIII

En même temps que Jacques Garaud constatait la ressemblance dont nous venons de parler, il se rappelait qu'à l'époque de l'incendie d'Alfortville la fille Jeanne était en nourrice à Joigny : il se souvenait que les premières années de Lucie s'étaient passées aux Enfants-Trouvés. Mary le lui avait dit. Une idée subite traversa son cerveau.

—Si c'était elle ? se demanda-t-elle.

Lucie, brisée de fatigue, semblait chercher un appui autour d'elle. Paul Harmant s'aperçut de la faiblesse de la jeune fille et lui avança vivement un siège.

—Vous êtes fatiguée, mademoiselle, lui dit-il, asseyez-vous.

Mary se trouva blessée de la condescendance de son père.

—Je n'essayerai point mes costumes, fit-elle d'une voix sèche ; mademoiselle Lucie peut donc se retirer. Elle m'habille d'ailleurs depuis assez longtemps pour terminer mes vêtements sans qu'il soit utile de les retoucher. J'irai prendre livraison de ces costumes chez madame Augustine dans une dizaine de jours, je ne suis nullement pressée.

C'était indiquer d'une façon très nette que la jeune ouvrière ne devrait plus remettre les pieds à l'hôtel. Lucie le comprit. Le cœur gonflé par l'humiliation, elle salua et sortit de la salle à manger, emportant ses cartons et cherchant vainement ce qu'elle avait pu faire que mademoiselle Mary, si douce d'abord et si bienveillante pour elle, la traitât de cette façon dure et dédaigneuse. Elle retrouva maman Lison à qui elle confia son chagrin.

—Il ne faut pas faire attention à cela, ma mignonne, lui dit la pauvre femme qui souffrait de toutes les souffrances de Lucie. Mademoiselle Harmant est, à ce qu'il paraît, très malade, et la maladie rend acariâtre les meilleurs caractères.

On reprit tristement le chemin du quai Bourbon. Paul Harmant, resté seul avec Mary, renoua l'entretien par ces mots :

—Sais-tu que cette jeune fille est vraiment jolie ?

Mary sentit de grosses larmes sous ses paupières.

—Tu trouves ? murmura-t-elle douloureusement.

Et tu comprends, n'est-ce pas, que Lucien puisse l'aimer ?

—Je comprends très bien qu'il ait eu pour elle un caprice. Mais ces amours-là, je te le répète, n'ont qu'une courte durée. Comme un feu de paille ils flambent, s'éteignent, et il ne reste rien, pas même un souvenir. J'ai reçu une nouvelle lettre de Lucien, ajouta le millionnaire.

—Il revient ? demanda vivement Mary.

—Dans quelques jours, oui.

—Il te parle de moi ?

—Il m'en parle dans toutes ses lettres, et tu dois comprendre qu'il ne s'occuperait pas ainsi de toi si tu lui étais indifférente.

—Tu crois qu'il m'aimera ?

—Je crois que, sans le savoir, il t'aime déjà.

—Tu me l'affirmes, mais c'est à lui que je voudrais l'entendre dire.

—Il te le dira, chère enfant.

Mary baissa la tête. Un long soupir s'échappa de sa poitrine oppressée. Elle ne paraissait point convaincue. Le millionnaire reprit son siège et poursuivit :

—Ne m'as-tu pas raconté que cette Lucie n'avait ni père ni mère ?

—Oui.

—Comment le sais-tu ?

—Je le tenais d'elle-même. M'intéressant à elle, je lui avais demandé son histoire.

—Elle a été élevée à l'hospice des Enfants-Trouvés ?

—Oui.

—A Paris ?

—Certainement. Elle a été inscrite sous le numéro 9. Mais, père, je t'ai déjà dit tout cela.

—C'est possible. Je ne m'en souvenais pas. Elle n'a jamais su par qui elle avait été abandonnée ?

—Jamais !

—Elle aurait pu chercher à le savoir.

—Oui, mais sans y réussir. On enlève de parti pris, aux enfants abandonnés, tout moyen d'investigation. Pourquoi t'inquiètes-tu de ces choses ?

—Pour bien me convaincre que Lucien Labroue, appartenant à une famille honorable, ne peut aimer

sérieusement une fille sortant de l'hospice et qui n'a pas même de nom.

Paul Harmant se leva.

—Au revoir, mignonne ! fit-il. Je vais à l'usine, où ma présence est nécessaire.

—Reviendras-tu dîner ?

—Oui, à moins de circonstances imprévues. Si je n'étais point ici à l'heure habituelle, il ne faudrait pas m'attendre. C'est que quelque affaire me retiendrait.

Il embrassa Mary tendrement et sortit. Paul Harmant avait interrogé sa fille au sujet des premières années de Lucie, c'est que la pensée dont nous avons signalé l'éclosion dans son cerveau, lorsque la ressemblance de l'ouvrière avec Jeanne Fortier l'avait frappé, se développait de plus en plus. Maintenant il possédait des renseignements certains. Il ne lui restait qu'à voir sans retard Ovide Soliveau pour lui apprendre qu'il avait manqué son coup et que sa victime qu'il croyait morte, se portait bien. Le millionnaire, au lieu de se servir de sa voiture, prit un coupé de régie et se fit conduire avenue de Clichy. Vainement, il carrillonna à la petite porte du jardinet. Personne ne répondit. Soliveau était absent. Paul Harmant frappa du pied avec colère. Ce premier moment de mauvaise humeur passé, il tira de sa poche un carnet et sur l'une des feuilles écrivit ces lignes :

“ Si tu rentres avant cinq heures du soir, viens vite à Courbevoie. Si tu rentres après six heures, je t'attendrai ce soir, à dix heures, au café de la Paix, place de l'Opéra.—Urgent.”

Il déchira la feuille et l'introduisit dans l'orifice de la boîte aux lettres attendant à la porte d'Ovide. Aussitôt après il se fit conduire à l'usine.

Depuis qu'il avait interrompu ses relations avec mademoiselle Amanda, le Dijonnais, à qui l'occupation semblait insupportable, s'était mis à fréquenter les tripots. La rage du jeu le reprenait. Ne pouvant, faute de répondants, faire partie d'un cercle convenable, il hantait les établissements clandestins, vulgairement nommés Claquedents et qui sont ouverts au premier venu, sans la moindre formalité de présentation. Nous devons ajouter cependant qu'il jouait en joueur équilibré, et ne risquait que des sommes minimes.

Ce jour-là, après son déjeuner, il était allé faire une partie. Les enjeux étaient plus que modestes, ce qui ne l'empêcha pas, grâce à une déveine persistante, de perdre une centaine de francs. Il n'avait plus d'argent sur lui. Afin de résister à la tentation, il ne se munissait jamais, en allant à son tripot, que de la somme qu'il considérait à l'avance comme à peu près sacrifiée. Entièrement décafé, il retourna chez lui vers quatre heures, et, selon son habitude, en rentrant il visita la boîte aux lettres. Il y trouva le billet de son pseudo-cousin. Ce billet le rendit perplexe. Que se passait-il donc d'imprévu ? Quel motif rendait si pressant le rendez-vous donné par son complice ? Très intrigué, un peu inquiet, Ovide garnit son porte-monnaie vide, et se fit conduire à l'usine de Courbevoie. Les ordres étaient donnés ; il fut à l'instant même introduit dans le cabinet du constructeur. Paul Harmant avait le visage lugubre.

—Quelle physionomie sinistre ! lui dit le Dijonnais ; est-ce que tu viens d'apprendre la mort de ton meilleur ami ?

—Il ne s'agit pas de mort ! répondit le millionnaire d'une voix sourde.

—De quoi donc, alors ?

—Nous voici, par ton fait, dans les plus effroyables embarras.

—Je n'ai jamais deviné les énigmes. J'attends le mot de celle-ci.

—Lucie est vivante.

—Lucie est vivante ! répéta Soliveau en pâlisant.

—Oui.

—C'est impossible. J'ai le poignet vigoureux, et mon couteau est allé jusqu'au cœur. On t'a trompé.

—J'ai vu.

—Tu as vu Lucie vivante ?

—Je l'ai vue, je lui ai parlé.

—Où cela ?

—Chez moi, rue Murillo. Ton couteau a dévié sur les baleines du corset, et n'a fait qu'une entaille qui s'est guérie en quelques jours. Lucie sauvée a repris son travail. Plus que jamais elle entrave mes projets

—Tonnerre ! fit Ovide en serrant les poings. C'est

jouer de malheur ! Elle m'a vu, sans doute. Elle peut me reconnaître !

—Rassure-toi. Les ténèbres étaient épaisses et l'épouvante la paralysait. Elle n'a pu donner à la justice aucun renseignement relatif à l'homme qui l'a frappée. Le crime est mis sur le compte des rôdeurs qui pullulent aux environs de Paris.

—Dans ce cas, on en sera quitte pour recommencer et s'y prendre mieux.

—Il faut bien s'en garder ! répliqua Jacques Gaud. Une seconde tentative du même genre ferait à coup sûr naître des soupçons... ce qu'avant tout il faut éviter !

XIX

—Alors tu abandonnes la partie ? demanda Soliveau.

—Abandonner la partie, lorsque la vie de ma fille est l'enjeu ! Jamais !

—Tu as un plan ?

—Oui.

—Quel est-il ?

Paul Harmant tendit un papier à son complice, qui le prit curieusement et lut les lignes suivantes : "Lucie a été déposée en 1861 à l'hospice des Enfants-Trouvés de Paris, où elle a été inscrite sous le numéro matricule 9."

—Eh ! bien ? fit-il ensuite.

—Tu ne comprends pas ?

—Pas encore, je l'avoue.

—Il faut savoir par qui a été déposée cette enfant.

—Je comprends de moins en moins, et je crois que tu perds la jugeotte ! Qu'est-ce que ça peut te faire et à quoi ça peut-il nous servir de savoir qui a déposé cette bobécharde aux Enfants-Trouvés ? D'abord on refusera de nous l'apprendre si nous ne désignons pas les objets qui ont dû accompagner le dépôt et qui sont signalés aux procès-verbal.

—Il faut connaître ce procès-verbal.

—Le moyen, je te prie, à moins d'aller voler le registre de l'hospice ?

—A tout prix il faut que je sache si je ne me trompe pas.

—Que crois-tu donc ?

—Que Lucie est la fille de Jeanne Fortier, condamnée à perpétuité.

—Que te fait supposer cela ?

—Son nom, d'abord. L'enfant de Jeanne Fortier se nommait Lucie.

—Il y a plus d'un âne à la foire qui s'appelle "Martin."

—Son âge.

—Pour la même raison, rien à en conclure.

—Enfin son visage. Elle ressemble à Jeanne, quand Jeanne était jeune, comme se ressemblent deux épreuves d'une même photographie.

—Ah ! ah ! ceci serait plus significatif, si tu ne t'illusionnes pas.

—Mes souvenirs sont exacts.

—Une telle ressemblance donnerait presque une certitude, ou tout au moins des probabilités assez fortes.

Paul Harmant poursuivit :

—C'est en 1861 que Jeanne Fortier a été condamnée. C'est en 1861 que Lucie a été déposée à l'hospice. Il y a connexion. La nourrice n'étant plus payée, a certainement apporté l'enfant à Paris, après avoir fait une déclaration dans son pays, et s'en est débarrassée au profit de l'assistance publique.

—Tout ceci me paraît d'une logique inattaquable, répondit Ovide, mais ne m'explique pas en quoi cela peut te servir.

—Comprends donc que si Lucie est bien la fille de Jeanne Fortier, et si c'est prouvé, elle devient l'enfant d'une voleuse, d'une incendiaire, de l'assassin de Jules Labroue, et que Lucien, fils de la victime, la repoussera certainement avec horreur !

—Parfait ! bravo ! J'ai compris ! Pas un mot de plus ! C'est très fort !

—Alors il faut agir.

—Sans doute, mais de quelle manière ? Je te répète qu'à l'hospice des Enfants-Trouvés nous n'avons aucun renseignement. Ce n'est pas une supposition, c'est une certitude. Il faut donc chercher ailleurs.

—Oui, mais où ?

—Sais-tu comment s'appelait la nourrice chez qui Jeanne Fortier avait déposé sa fille ?

—Non.

—Connais-tu du moins le pays ?

—Oui, c'est Joigny.

—Eh ! bien, mon bon ami, c'est à Joigny qu'il s'agit d'aller. Je m'en charge, pour t'obliger, comme toujours.

—Quand partira-tu ?

—Demain matin.

—As-tu besoin d'argent ?

—Question naïve ! Amanda m'a coûté les yeux de la tête, et je suis à peu près à sec.

En répondant ainsi Ovide mentait avec impudence, mais c'était le moyen de grossir sa pelote.

—Il est d'ailleurs plus que probable, ajouta-t-il, qu'on exploitera la situation, et qu'on me fera payer bien cher les déclarations que je vais chercher. Mais qu'est-ce que ça te fait ? Tu es si riche, et il s'agit du bonheur de ta fille.

Le faux Paul Harmant ouvrit le tiroir-caisse de son bureau et en tira une liasse de billets de banque qu'il tendit à Soliveau.

—Grand merci ! dit ce dernier en prenant les billets et en les mettant dans sa poche sans même les compter. Demain, dès la première heure, je roulerai vers Joigny.

.

La journée avait été splendide, nous l'avons dit, une de ces radieuses journées de printemps où les rayons déjà chauds du soleil fécondent la nature rajeunie. Après le départ de son père, Mary donna l'ordre d'atteler. Elle avait besoin d'air, de mouvement, d'une distraction quelconque, et elle se proposait de faire une visite à l'atelier de notre vieille connaissance, le peintre Etienne Castel. Cette visite avait d'ailleurs un but que nous connaissons bientôt. Etienne, nous le savons, demeurait rue d'Assas, et Mary était allée déjà deux ou trois fois chez lui. Quand la jeune fille se présenta, le peintre se trouvait dans son atelier, mettant la dernière main au tableau commencé vingt-et une années auparavant, et offert par lui à George Darier dont il avait été le tuteur et dont il restait le meilleur ami. A côté de lui, sur une petite table, se trouvait le petit cheval de carton qui constituait un des accessoires du tableau. Etienne Castel reçut mademoiselle Harmant avec un véritable plaisir, mais en même temps avec une compassion profonde, tant la pauvre jeune fille lui parut changée et souffrante.

—Vous venez sans doute, mademoiselle, m'adresser des reproches ? lui-dit-il.

—Et pourquoi cela, bon Dieu ? demanda Mary en souriant.

—Parce que je n'ai pas fait d'acquisition nouvelle pour votre galerie.

—Rassurez-vous. Le but de ma visite n'est point du tout celui-là. Je viens vous demander un service.

—Tant mieux ! Est-ce de l'ami ou de l'artiste que vous avez besoin ?

—C'est de l'artiste.

—Vous le trouvez à votre disposition comme l'ami. De quoi s'agit-il ?

—J'ai l'habitude, chaque année, d'offrir à mon père un cadeau le jour anniversaire de sa naissance, et ce jour arrivera dans deux mois. Devinez-vous ?

—Je crois bien que oui. Vous désirez, cette année, donner votre portrait à monsieur Harmant. Est-ce cela ?

—Parfaitement cela, et j'ai compté que vous voudriez bien devenir le collaborateur de cette surprise.

—Certes ! et de grand cœur. J'ai beaucoup de travaux commencés, mais je les interromprai tous pour vous être agréable.

—Vous êtes le plus aimable des hommes.

—Je ne mérite pas ce compliment ; néanmoins, venant de vous, je l'accepte quand même. Est-ce un portrait en pied que vous désirez ?

—En pied, oui, si vous le voulez bien.

—De quelle dimension ?

—Je m'en rapporte à vous pour cela.

—Cette grandeur vous conviendrait-elle ? demanda Etienne en s'approchant du tableau qui représentait l'arrestation au presbytère, et en désignant la figure principale, celle de Jeanne, au tiers de nature.

—Oui, c'est cela, répliqua-t-elle.

(La suite au prochain numéro.)

TABLETTES DE LA MÈRE DE FAMILLE

Lorsqu'un ou quelques hôtes imprévus vous arrivent au moment du déjeuner, faites préparer des côtelettes de veau à l'anglaise ; ce mets a le grand avantage de pouvoir être fait à la minute.

A la campagne même, on trouve presque toujours à se procurer un morceau de lard et de la viande de veau.

Vous prenez du maigre de veau que vous coupez et aplatissez en tranches de l'épaisseur et de la grandeur d'une côtelette ordinaire, et vous préparez autant de morceaux de lard coupés de la même manière. Vous jetez, dans une poêle ou dans une casserole, un morceau de beurre ; lorsqu'il est fondu, vous y mettez des tranches de veau et de lard que vous retournez dès qu'elles ont pris couleur d'un côté et que vous retirez quand vous jugez, à la résistance sous le doigt, que la cuisson est achevée. Vous dressez en couronne les morceaux de veau et de lard, en plaçant alternativement un morceau de l'un et un morceau de l'autre.

LAURENCE DE VILLENEUVE.

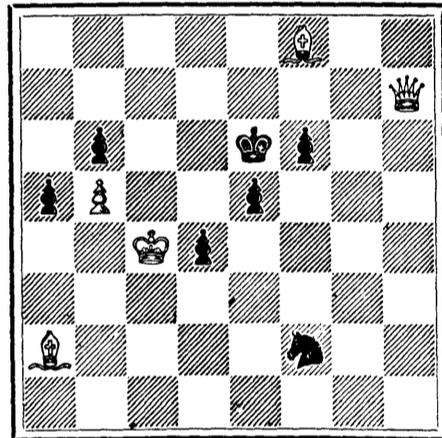
RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 130.—CHARADE

L'avare a soin de cacher mon Premier.
La femme a soin de cacher mon Dernier.
Chacun se cache en voyant mon Entier.

No 131.—PROBLÈME D'ÉCHECS

Composé par M. A. Shinkman, Grand Rapide, Michigan
Noirs—7 pièces



Blancs—5 pièces

Les Blancs jouent et font échec et mat en 2 coups.

SOLUTIONS :

No 129

Sur les rameaux, hélas ! Il ne restait plus rien, Ceux qu'avait épargnés votre plomb homicide
Avaient fui l'arbrisseau de leur aile rapide,
Narguant de loin celui qui les visait bien !

ONT DEVINE :

Problème et rébus. — Alexis Godère, Ste-Cunégonde ; Ovide Leclerc, Québec ; Alp. Granger, Montréal ; F. X. L'heureux, St-Roch, Québec ; Pierre Morrier, ville Saint-Jean-Baptiste ; Jos. Pelletier et F. J. Audet, Montréal.

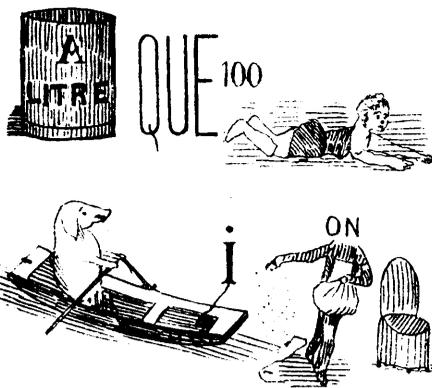
Rébus — Mlle G. Trent, Drummondville ; Arthur Barbeau, Québec ; Silvis Vervais et Mlle Emma Duplessis, Montréal ; J. R. E. Ducharme, Ste-Cunégonde ; Mlle E. Valois, Valois ; Georges Rousseau, Québec ; Mlle Marie-Antoinette Boivin, St-Hyacinthe ; Calixte Paquette, Dame Céleste Lesigne, Montréal ; Mlle Denise Bourque, village St-Gabriel.

NÉCROLOGIE

Nous apprenons avec peine la mort de M. Joseph-Narcisse Godin, marchand, des Trois-Rivières, arrivée le 14 du courant.

Une des consolations de la vieillesse pour une femme, est d'oser le bien sans péril d'amour et de pouvoir se montrer amie dévouée sans paraître encourager de dangereuses espérances.—THIERS.

REBUS.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :
La raquette est le canot des neiges.

CHOSSES ET AUTRES

— Il y a à Londres 129,000 pauvres, dont 10,700 surveillés par la police.

— Les forêts des Etats-Unis donnent \$700,000,000 de revenus par année.

— Le fils de l'ex-maréchal Bazaine vient de s'engager dans l'armée espagnole.

— Il n'y a pas deux cloches de locomotive qui aient le même son, et pourtant elles sont faites de même métal et coulées dans le même moule.

— Les Allemandes aiment qu'on aime. Les Anglaises aiment qui les aime. Les Espagnoles aiment qu'on les aime. Les Françaises aiment qui ne les aime pas.

— Au-delà de 22,000 personnes sont dévorées annuellement dans les Indes Anglaises par les bêtes féroces. Le tigre, seul, en 1884, a tué 985 personnes et 40,000 bêtes à cornes.

— Depuis sa fondation, le séminaire des Trois-Rivières a fourni : 25 notaires, 38 médecins, 68 avocats, 100 cultivateurs, 200 industriels, 260 commerçants et 427 ecclésiastiques.

— Deux petites filles sont en train de se barbouiller de rouge et de se noircir les yeux. "Qu'est-ce que vous faites donc là, mes enfants?" leur demanda un étranger. "Monsieur, nous jouons à maman."

— Il vient de se fonder une Université catholique en plein cœur des Etats-Unis, à Washington même. C'est un événement remarquable et qui dénote bien les progrès considérables que fait notre religion dans ce vaste pays, qui était le pays de l'intolérance par excellence, il n'y a pas un siècle. Que les temps sont changés !

IMPORTANT

C'est avec beaucoup de plaisir que j'annonce au public que j'ai été guérie d'une maladie que les médecins supposaient être un cancer ou une tumeur dans les organes génitaux, par Geo. Tucker, le guérisseur sauvage, No 86, rue Saint-Laurent. Les médecins désespéraient de moi quand je me suis adressée à lui, et une semaine après j'étais sauvée d'une mort que l'on considérait comme certaine. Je ne pourrais le recommander trop chaleureusement aux personnes qui souffrent et au public en général.
Madame HENRI SURPRENANT,
No 104, rue St-Martin, Montréal.

DR JOSEPH NOLIN,

Elève du Collège Dentaire de Philadelphie,

CHIRURGIEN - DENTISTE.

148, RUE BLEURY, EN FACE DU GÉJUS, 148

Heures de Bureau : de 9 à 5.

SOUVENIR

Nos lecteurs savent qu'il n'y a pas de meilleurs souvenirs de famille que le portrait de nos chers défunts. C'est une seconde mémoire du cœur que l'on met sous les yeux de nos parents et amis. Nous leur présentons donc aujourd'hui un artiste de grand talent,

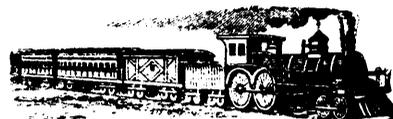
MONSIEUR HENRI LARIN,

NO. 18, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL



LES REMÈDES DE GEO. TUCKER, le guérisseur sauvage, No 86, rue Saint-Laurent, Montréal, sont vendus seulement dans les pharmacies et épiceries. Demandez le "Sirop Botanique de Tucker," "Arrapaho" ou "Baume des Montagnes Vertes," Poudres Indiennes de Tucker pour les Vers, les Emplâtres de la Montagne Verte. Envoyez vos ordres au No 86, rue St-Laurent. Il y a aucun colporteur d'autorisé à vendre pour moi sur les marchés ou de porte en porte.

Exigez que le portrait du guérisseur sauvage et le nom de la compagnie des Montagnes Vertes soient sur chaque bouteille ou boîte que vous achèterez.



Chemin de Fer Intercolonial

ARRANGEMENTS D'ÉTÉ

A partir de 1er JUIN 1885, les trains express de voyageurs circuleront tous les jours Dimanches exceptés, comme suit :

Partant de la Pointe-Lévis.....	8.00 A. M.
Partant de Lévis.....	8.15 "
Arrivant à la Rivière-du-Loup.....	11.50 P. M.
" à Trois-Pistoles.....	12.55 "
" à Rimouski.....	2.30 "
" à Petit Métis.....	3.23 "
" à Campbellton.....	7.00 "
" à Dalhousie Junction.....	7.40 "
" à Bathurst.....	9.28 "
" à Newcastle.....	10.57 "
" à Moncton.....	1.40 A. M.
" à St-Jean.....	5.30 "
" à Halifax.....	9.15 "

Les trains du chemin de fer du Grand Tronc partant de Montréal à 10.15 P. M. connectent avec les trains à la Pointe-Lévis. Les Trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche.

Le char Pullman qui part de Montréal les Lundi, Mercredi et Vendredi, se rend directement à Halifax et celui qui part les Mardi, Jeudi et Samedi, se rend à St-Jean.

Tous les trains marchent sur l'heure du temps conventionnel de l'Est.

On peut obtenir des billets de passage par chemins de fer ou bateaux à vapeur pour tous les points en bas du fleuve et les Provinces Maritimes.

Pour billets de passage et informations concernant les prix de passage, le taux du fret, le service des trains, etc., s'adresser à

G. W. ROBINSON,
Agent des passagers et du fret pour la division de l'Est.

No 136 1/2 rue St-Jacques (en face du St Lawrence Hall), Montréal.

D. POTTINGER,
Surintendant-en-chef.
MONCTON, N.-B., juin 1885.

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie

GEHARDT-BERTHIAUME,

No 80, Rue St-Gabriel, Montréal

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires, Programmes, Lettres Funéraires, Circulaires, Affiches, etc. Factums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS :

Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités. Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No. 80, Montréal.

PRIMES MENSUELLES

DU

MONDE ILLUSTRÉ

1re Prime	-	-	\$50
2me	"	-	25
3me	"	-	15
4me	"	-	10
5me	"	-	5
6me	"	-	4
7me	"	-	3
8me	"	-	2
86 Primes, a \$1	-	-	86

94 Primes \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

ETABLISSEMENT DE 1RE CLASSE

LEFRANCOIS FRERES,

314, Rue Ste-Catherine,

MONTREAL

Assortiment complet et choisi de fouritures de toutes sortes. Ordres exécutés à court délai.

EAU MINERALE DE SAINT-LEON

Si vous souffrez d'indigestion, buvez l'EAU DE SAINT-LEON après chaque repas, et à jeun pour la constipation. En buvant cette eau merveilleuse vous éviterez la Pivoette et autres maladies contagieuses.

E. MASSICOTTE & FRERE,
Seuls agents pour Montréal.
217, rue St-Elizabeth.

(Téléphone No. 810 A.)

COURS D'ELOCUTION

Le professeur Parage, 148, rue Bleury, recevra chez lui des élèves ou ira à domicile. Cours d'élocution française et de déclamation, cours préparatoire à l'Ecole Polytechnique et à l'étude du droit et de la médecine. Montréal, septembre 1885.

AGENTS DEMANDES

ON demande des Agents pour le MONDE ILLUSTRÉ dans chaque ville et village du Canada et des Etats-Unis. Une commission libérale sera donnée à tous ceux qui, par leurs efforts, augmenteront la circulation de ce beau journal de famille. Un numéro spécimen sera envoyé gratis sur demande. S'adresser à BERTHIAUME & SABOURIN, 30, Saint-Gabriel, Montréal.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Vertising Bureau (10 Spruce St.) where advertising contracts may be made for it IN NEW YORK.